

PYRAMIDE PRÉSENTE

FESTIVAL DE LOCARNO  
PRIX DU JURY JEUNE

FESTIVAL DE JÉRUSALEM  
MEILLEUR FILM  
MEILLEUR ACTEUR

FESTIVAL DES TROIS CONTINENTS  
PRIX DU PUBLIC

YOEL ROZENKIER MICHA ROZENKIER YONA ROZENKIER

# UN HAVRE DE PAIX

UN FILM DE YONA ROZENKIER



PYRAMIDE PRÉSENTE



YOEL ROZENKIER MICHA ROZENKIER YONA ROZENKIER

# UN HAVRE DE PAIX

UN FILM DE YONA ROZENKIER

Durée du film : 1h31

**AU CINÉMA LE 12 JUIN**

**RELATIONS PRESSE**  
**GINÉ-SUD PROMOTION**  
Claire Viroulaud & Mathilde Cellier  
5 rue de Charonne, 75011 Paris  
01 44 54 54 77  
claire@cinesudpromotion.com

**DISTRIBUTION**  
**PYRAMIDE**  
32 rue de l'Echiquier, 75010 Paris  
01 42 96 01 01  
distribution@pyramidefilms.com

Photos et dossier de presse téléchargeables sur [www.pyramidefilms.com](http://www.pyramidefilms.com)



Trois frères se retrouvent pour enterrer leur père dans le kibboutz de leur enfance. Avishaï, le plus jeune, doit partir deux jours plus tard à la frontière libanaise où un nouveau conflit vient d'éclater. Il sollicite les conseils de ses frères qui ont tous deux

## Synopsis

été soldats. Itaï souhaite endurcir le jeune homme tandis que Yoav n'a qu'une idée en tête : l'empêcher de partir. Dans ce kibboutz hors du temps, le testament du père va réveiller les blessures secrètes et les souvenirs d'enfance...





Je suis le fils d'une volontaire suisse venue vivre au kibboutz et d'un survivant français de l'Holocauste. Jeune adulte, avant de me lancer dans des études de cinéma, j'étais fermier au kibboutz. En 2006, mon petit frère m'y a rendu visite pendant 24 heures avant de rejoindre le front libanais. Mon frère aîné était là aussi. Nous avons alors passé un week-end tous les trois sous les bombes, sachant que tôt ou tard nous serions tous appelés à rejoindre le front...

Le kibboutz de notre enfance était désert. Seuls les plus âgés étaient encore là. Ils avaient coupé les sirènes d'alarme pour pouvoir dormir tranquilles. C'était la seule communauté dans le nord d'Israël où le calme régnait ! Un havre de paix et de tranquillité, un village de marginaux avinés, dans une région pilonnée par les bombes. On s'y sentait bien, malgré tout, ensemble, à célébrer nos vies.

Note

d'intention

L'atmosphère était unique et irréaliste, comme un « Far West » figé dans le passé, qui se meurt lentement, quelque part dans les montagnes à l'ouest de la Galilée. Un monde d'alcool, d'humour débridé, de chasseurs avec leur arme à la ceinture, au milieu de champs de fleurs multicolores et de falaises spectaculaires face à la Méditerranée.

Cette histoire me taraude depuis longtemps, non seulement parce qu'elle m'est très personnelle, mais surtout parce qu'elle illustre un aspect fondamental de notre pays meurtri par les conflits. Elle parle du quotidien des Israéliens qui doivent vivre avec le poids terrible de la culpabilité et du doute, de personnes tiraillées par la pression machiste et sociale, de la honte d'avouer des blessures invisibles, sans jamais oublier un certain sens de l'humour et un goût du risque et de l'absurde...

YONA ROZENKIER

## **Comment est né le projet de votre premier long métrage, *Un havre de paix* ?**

Alors que je présentais mon court métrage *Raz et Raja* au festival de Venise, mon producteur m'a conseillé de ne pas mettre dix ans à faire mon premier long métrage... Cela a provoqué un déclic en moi, et j'ai aussitôt téléphoné à mon frère cadet : « On va faire un film sur trois frères à la veille de la guerre du Liban et entraîner notre petit frère Micha dans l'aventure ! ». J'ai donc écrit un film très personnel dans lequel nous jouons les trois rôles principaux. Je savais que notre grand frère architecte ne pourrait pas se joindre à nous, mais les personnages sont également inspirés par lui.

En Israël, il y a des « petites guerres » tous les deux ans. En réalité, la guerre ne s'arrête jamais. Il y a juste de brefs moments de répit pendant lesquels on attend le retour de la guerre. Ce climat très lourd est notre quotidien, un quotidien révoltant car on ne comprend jamais vraiment le pourquoi de ces guerres. Quand on t'appelle, tu dois y aller, les questions se précipitent alors : est-ce que ça va durer, est-ce que je vais mourir, est-ce que mon frère va mourir ? Ces pensées noires sont récurrentes. Quand j'étais soldat, ma peur était permanente : la peur avant d'y aller, la peur du combat, quand tu ne sais pas quoi et quand ça va arriver.

Dans *Un havre de paix*, j'exprime le poids du devoir qui pèse sur ces jeunes soldats qui risquent leur vie et obéissent à une injonction de masculinité de plus en plus toxique qui se transmet de père en fils.

**Au départ, Yoav, le frère cadet, ne remet pas en cause ce devoir patriotique : « On est tous passés par là », dit-il à son petit frère qui ne veut pas aller se battre.**

Si Yoav dit à son petit frère de faire son devoir, c'est uniquement pour éviter la confrontation. Le conflit est la pire des situations pour les gens qui souffrent de symptômes post-traumatiques, comme Yoav. Pour eux, l'extérieur est devenu une menace qu'ils évitent en se repliant sur eux-mêmes. Par la suite, l'attitude de Yoav évolue et il fait tout son possible pour empêcher Avishai de partir.

Je suis moi-même revenu de mon service militaire avec ce syndrome. Trop souvent, on se contente de montrer les post-traumatiques comme des êtres pathétiques, terrés chez eux ou chez leur mère, mais c'est plus compliqué que cela.

# Entretien avec Yona Rozenkier

**Quand Yoav avoue ses troubles à sa mère, il a cette question désarmante : « C'est vrai qu'avant j'étais un petit garçon, maman ? » ...**

Quand tu sors de la guerre, tu as du mal à te souvenir de comment tu étais avant, avant que l'armée ne te vole ta naïveté. Tu ne sais même plus si cette naïveté a vraiment existé. Rien ne sera plus jamais comme avant, le paradis et la naïveté de l'enfance sont définitivement perdus. Je pense que l'armée creuse une frontière implacable entre l'enfance et l'impératif de devenir un homme.

**Le kibboutz est justement filmé comme une sorte de paradis en perte, en dehors du temps, avec tous ces animaux en liberté...**

Pour mon premier film, je voulais tourner dans le kibboutz de mon enfance. J'ai adoré y vivre, c'était un paradis. Mon enfance a été très étrange, un peu folle : j'ai grandi au milieu d'autres enfants, ne voyant mes parents que deux heures par jour. Le kibboutz donne un sens des responsabilités, de l'indépendance et de la liberté très fort. Mais une fois adulte, j'ai préféré partir et ne pas subir la pression de devoir exercer une profession virile, d'être fermier. J'aime le kibboutz, je rends régulièrement visite à ma mère, j'y vais pour écrire, mais j'éprouve toujours un sentiment assez ambivalent envers ce mode de vie.

**Hormis le bruit des hélicoptères et des bombes qui explosent quelques kilomètres plus loin, la guerre reste hors-champ.**

Ce n'est pas un film sur la guerre... Je ramène la guerre à la maison avec les retrouvailles de ces trois frères et ces bruits de guerre au loin. Je pense qu'entendre les bruits de la guerre sans la voir est très particulier. Chaque explosion qu'on entend a peut-être tué une, cinq ou dix personnes. On ne sait pas, on imagine et l'imagination fait encore plus peur. Notamment pour Avishai qui ne connaît pas encore le combat...

A l'armée, on te montre des films de guerre comme *300* de Zack Snyder, avec des personnages exceptionnels. Mais la guerre ce n'est pas ça. Dans le film, Yoav accuse Clint Eastwood d'être responsable de tous leurs maux. Je pense qu'il faut arrêter de montrer uniquement des soldats intouchables au cœur du combat. Je préfère aborder la virilité avec une autre iconographie, d'autres protagonistes.





### **Itaï se protège derrière des statistiques, le degré de probabilité de mourir ou pas au combat.**

Pour moi, le frère aîné est le personnage le plus tragique. C'est avant tout un militant, il joue les durs, mais on comprend qu'il souffre aussi de troubles post-traumatiques sans vouloir ni pouvoir l'avouer. Il est armé en permanence, il a barricadé ses fenêtres avec des planches de bois... Il prétend que les vieux du kibboutz lui ont demandé de couper les sirènes, mais on peut aussi penser que c'est lui qui ne les supporte plus, qu'elles l'angoissent.

### **La scène de paintball où Itaï apprend à son petit frère Avishai à s'entraîner au combat est symptomatique de la manière dont le film questionne les frontières entre jeu et violence, entre enjeux nationaux et conflits familiaux.**

Cette scène est autobiographique. Quand j'ai été appelé à combattre lors de l'une de ces « petites guerres », mon frère aîné, officier dans l'unité d'élite de l'armée, m'a demandé de lui mimer avec un balai comment j'entrerais dans un bâtiment occupé par l'ennemi. Enervé par mon incompetence, il a commencé à m'entraîner avec le balai au milieu du salon de mes parents. Mon père regardait la télé ! J'ai revécu cette situation complètement absurde en écrivant le scénario.

Dans cette scène de paintball, je voulais questionner la frontière mouvante qui nous sépare de la véritable violence : c'est dangereux et ce n'est pas dangereux,

c'est comme du sang mais ce n'est pas du sang... Quand tu joues la violence, tu finis par ne plus la contrôler et par devenir réellement violent. En Israël, tu fais ton service militaire entre 18 et 21 ans. Nous sommes des gamins qui jouent à la guerre, mais cette guerre redevient sans cesse une réalité, parce que des gens meurent vraiment.

Quand on a tourné cette séquence, la réalité et la fiction se confondaient... J'étais à la fois mon grand frère, le grand frère de mes deux petits frères, le metteur en scène... mes petits frères étaient à la fois moi, mes petits frères et mes acteurs... A la fin de cette journée de tournage, j'ai dit à mes frères : « C'est drôle comme tout s'est mélangé, non ? » Yoel a répondu : « C'est pour ça qu'on fait ce film... »

### **Le film oscille entre un humour presque burlesque et le drame, à l'image de ce père qui blague alors que son fils s'apprête à partir à la guerre...**

Cette blague fait rire, mais elle fait aussi couler les larmes. Il était important pour moi de créer des bulles d'humour dans ce monde violent. L'humour est un outil de narration fort, surtout quand tu abordes des sujets graves. Je voulais amener le spectateur à baisser un peu la garde grâce au rire et au ton décalé pour l'entraîner ensuite dans plus d'émotions.

### **Comment avez-vous eu l'idée de demander à vos deux frères de jouer dans le film ?**

Je savais qu'ils seraient très bons ! Je voulais aussi leur témoigner ma confiance en misant sur eux pour mon premier film. D'autre part, ils sont toujours réservistes de l'armée, donc peuvent être appelés à la prochaine guerre. Je me suis dit que s'ils jouaient dans le film cette question du choix d'aller ou pas à la guerre, cela leur donnerait peut-être aussi le choix dans la vraie vie. C'était important pour moi de leur faire ce cadeau. Je tenais aussi à ce que l'interprétation reste toujours très réaliste. En cela, je pense que le fait d'être réellement trois frères nous a aidés.

### **Et vous, pourquoi vouliez-vous interpréter ce personnage ?**

Mon frère cadet interprétant mon rôle, j'ai naturellement endossé celui d'Itaï, le frère aîné. C'est aussi une manière de dire adieu à une part de ma personnalité qui m'encombre. Quand Itaï dit à son frère : « Tu n'as pas de problème, c'est juste dans ta tête. », c'est à moi que je parle, c'est ma façon d'aborder une

question qui me pèse réellement : suis-je vraiment un trouillard, un lâche ? Cette question ne me quitte jamais. Raconter cette histoire est une manière d'interroger la notion de courage. Je veux la dissocier de l'injonction de loyauté envers la tradition. Le courage, c'est oser dire que ce n'est pas la bonne direction et se donner la liberté d'emprunter un autre chemin.

### **Le père revendique son athéisme jusque dans son ultime lettre.**

Alors qu'Israël devient un pays de plus en plus religieux, il est crucial pour moi d'insister sur l'athéisme de cet homme très militant qui a épousé une non juive, et aussi sur celui d'Itaï. A sa création, Israël était un pays athée et séculaire où des femmes, comme la tante dans le film, se battaient pour l'indépendance. Le droit d'existence d'Israël ne doit pas devenir un droit religieux mais rester le droit laïc d'un peuple qui a été persécuté et qui, comme les Palestiniens, a droit à une terre.

### **La scène où Yoav met *Dancing Queen* d'Abba à fond dans le kibboutz crée une rupture...**

Je voulais un moment d'amour pur. Cette scène de danse tranche avec la tension qui pèse sur le reste du film. Une sirène d'amour prend la place des sirènes de la guerre, Abba réveille tout le kibboutz.

Cette chanson un peu kitsch colle parfaitement à l'envie d'un jeune garçon de 18 ans d'aller danser, d'aller voir les filles (ce sont aussi les paroles de la chanson). Sauf que, en l'occurrence, ce jeune garçon va partir à la guerre... Quand ils dansent au milieu des flashes et des noirs du stroboscope, c'est comme s'ils prenaient la dernière photo de quelqu'un qui va peut-être mourir.

### **Parlez-nous de la dernière volonté du père...**

Dans sa lettre testamentaire, le père intime l'oubli à ses fils, mais continue de leur imposer des injonctions de masculinité. Il veut que ses fils risquent leur vie pour « sauver » une partie de son corps (sa main) en la déposant dans une grotte sous-marine difficile d'accès. C'est Yoav qui descend physiquement au plus profond pour pouvoir enfin affronter le fantôme de son père et abandonner sa virilité toxique.

Pour moi, le vrai protagoniste, c'est lui, ce frère du milieu qui remonte à l'air libre et va enfin pouvoir agir, vivre différemment. Ce n'est pas, comme dans les



films de guerre, le petit frère qui va devenir un homme et accepter d'aller à la guerre. Le protagoniste change pour insister sur ce point.

### **Mais vous terminez le film sur le grand frère...**

C'est le seul à ne pas avoir vraiment évolué. Si je devais le comparer à un pistolet, je dirais que c'est un automatique. Ce type de personnes sont trop dures avec elles-mêmes et donc ne peuvent pas changer. Elles ne seront jamais pacifistes. Au mieux, elles auront un doute. Et justement Itaï en aura un à la fin, les pieds dans la boue, en repensant à ce week-end très intensif, à ce que lui et ses frères ont vécu...

A ce moment, il tient un tuyau d'arrosage à la main, et pour moi c'est le symbole de ce pays soumis à une guerre incessante : l'arrosage ne s'arrête jamais et crée de la boue. Itaï, complètement trempé, se bat pour joindre les deux bouts du tuyau. C'est là qu'il commence à comprendre qu'il ne réussira jamais à tout réparer uniquement par la force. J'avais envie de quitter le sang et la violence pour revenir à l'eau, à la source, aux racines. Itaï doute enfin, et c'est là que j'ai souhaité terminer mon film.



**Yona Rozenkier** est né en 1981 au kibboutz Yehiam au nord d'Israël. Il y a grandi et y a travaillé comme fermier, avant d'étudier le cinéma à l'université de Tel Aviv. Il a réalisé plusieurs courts-métrages multi-primés dans les festivals internationaux, dont *BUG ON A HELMET* en 2011 et *RAZ AND RADJA* en 2012. Il a également participé

au projet *WATER*, programme de courts-métrages réalisés par des cinéastes israéliens et palestiniens dans la volonté de repenser les relations. *UN HAVRE DE PAIX* est son premier long-métrage, primé notamment aux festivals de Locarno et Jérusalem. Il développe actuellement son deuxième long-métrage, *DECOMPRESSION*, dont le scénario a remporté le premier prix du Sam Spiegel Lab et été développé dans le cadre de l'Atelier du Festival de Cannes.

YOAV  
**Yoel Rozenkier**

AVISHAI  
**Micha Rozenkier**

ITAI  
**Yona Rozenkier**

FRANCA (la mère)  
**Claudia Dulitchi**

HAVA (la tante)  
**Miki Marmor**

DEUXIEME CLASSE  
**Daniel Sabag**

UZI (le père de DEUXIEME CLASSE)  
**Shmuel Edelman**

# Liste artistique

# Liste technique

Scénario et réalisation **Yona Rozenkier**  
Image **Oded Ashkenazi**  
Montage **Or Lee-Tal**  
Direction artistique **Yonatan Bereskin**  
Son **Ami Arad**  
Musique **Israel Bright**  
Costumes **Rachel Ben-Dahan**  
Maquillage **Carmit Buzaglo**  
1<sup>er</sup> assistant réalisateur **Heli Hardy**  
Producteurs **Efrat Cohen, Kobi Mizrahi**  
Producteurs associés **Dominique Welinski, Ben Karniel**

Producteurs délégués  
**Raz Yosef, Yaron Bloch, Dubi Rubinstein, Reuven Hecker**

Produit par **Gaudeamus Productions**

En coproduction avec **DW**

Avec le soutien de  
**The Steve Tisch Foundation for First Features,  
Tel Aviv University, The Yehoshua Rabinovich Foundation  
for the Arts, The Cultural Administration, Israel Ministry of  
Culture and Sport, The Israel Film Council, The Israel Lottery  
Council for the Culture & Arts**

Distribution France **PYRAMIDE**  
Ventes internationales **STRAY DOGS**

Israël | 2018 | 1h31 | DCP | 5.1 | Scope | Couleur

